

XAVIER VIALLO

AVARICUM

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523084

Dépôt légal : novembre 2025

Chapitre I

Marche vers Avaricum

Le vent d'hiver mordait la peau comme un glaive affûté. Sous un ciel d'ardoise, une colonne d'hommes avançait lentement dans la boue des sentiers boisés de la Gaule Celtique. Leurs armures luisaient sous la pluie fine et le cliquetis du métal rythmait le pas des légionnaires, inlassable, méthodique, comme un cœur de bronze battant au rythme de Rome.

Marcus Severus chevauchait en tête de la troupe. Sa cape écarlate battait contre sa selle. Le visage préoccupé, assombri par la barbe et la fatigue, il scrutait les collines embrumées. Sous ses yeux, s'étendait le territoire des Bituriges, et quelque part, au-delà de la forêt sombre, s'élevait Avaricum, perle des Gaules selon les espions de César. Une cité puissante, fertile, et témérairement fidèle à Vercingétorix.

Il fit un signe à son porte-enseigne.

— Halte ! Formez un camp temporaire ! Inspection dans deux heures !

Les soldats, sans protester, s'arrêtèrent et commencèrent à dresser les tentes. Le sol tremblait légèrement sous les pas des hommes et des bêtes. On sentait l'usure dans leurs gestes, mais aussi la rigoureuse discipline des vétérans.

Marcus descendit de cheval, foulant un terrain détrempé. Il posa un genou au sol, ramassa une poignée de terre, la frotta entre ses doigts. Elle était lourde, grasse, riche. Il comprit pourquoi César tenait tant à cette région. Ce n'était pas seulement une question de gloire, c'était une question de blé. De pouvoir.

— Tu sens ça ? lança une voix derrière lui.

C'était Lucius Varro, son second, jeune tribun ambitieux au sourire insolent.

— C'est l'odeur de la victoire, poursuivit-il en reniflant l'air. Ou celle de la peur gauloise.

— C'est l'odeur de la pluie, rétorqua Marcus. Et de la mort qui s'installe.

Lucius haussa les épaules en ricanant.

— Tu deviens poète, Severus. Tes frères d'armes tombés au champ d'honneur seraient fiers de toi !

Marcus ne répondit pas. Il observait les hommes creuser les fossés, monter les palissades, tendre les cordes. Tout était rapide, précis, silencieux. Rome avait fait d'eux tous un outil efficace. Mais parfois, dans le silence entre deux ordres, il sentait revenir le souvenir du sable, du parfum de la mer chaude d'Afrique, des chants qu'on entonnait dans sa jeunesse. Il se demandait souvent ce qu'il aurait été, sans Rome.

Au loin, un buccin retentit. Un cavalier revenait en trombe.

— Messenger de l'avant-poste ! cria-t-il en s'approchant. Mouvement repéré près de la rivière ! Peut-être des éclaireurs bituriges !

Marcus ne bougea pas tout de suite. Il regarda vers la ligne grise des arbres.

— Qu'on envoie les vélites. Pas d'affrontement. Surveillez. Observez.

Le soldat acquiesça et fila transmettre l'ordre.

Le soir tomba vite. Le camp était installé en carré parfait. Les torches brûlaient faiblement, noyées par le vent. Marcus s'assit seul sous sa tente, mangeant un morceau de pain dur trempé dans du vin coupé d'eau.

Un légionnaire entra, salua.

— Une femme a été capturée près de la berge. Elle n'est pas armée. On dit qu'elle chantait. On te l'amène ?

Marcus hésita. Il leva les yeux vers l'entrée battue par le vent.

— Amenez-la. Mais sans chaînes.

Quelques minutes plus tard, il vit entrer, encadrée par deux soldats, une silhouette trempée jusqu'aux os. Elle se tenait droite malgré le froid, vêtue d'un manteau de laine grossière. À la lueur des torches, son regard était clair, presque doré. Elle fixait Marcus sans peur. Elle ne parla pas.

Il se leva lentement, s'approcha, posa une question simple, en latin :

— Qui es-tu ?

La femme resta silencieuse, mais un léger sourire moqueur étira ses lèvres. Puis, dans un gaulois rapide, elle répondit quelque chose qu'il ne comprit pas tout à fait. Un mot seulement lui était familier : feu.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-il à l'interprète.

— « Le feu purifie. Le feu dévore ceux qui croient dominer la terre. » C'est une sorte de proverbe tribal.

Marcus hocha lentement la tête. Il laissa un moment de silence s'installer.

Puis il déclara simplement :

— Donnez-lui à manger. Et une couverture.

Elle le regarda fixement. Sans marque aucune de gratitude. Mais dans ses yeux, un éclat différent brillait. Un défi, ou peut-être une promesse.

Il sut, sans comprendre pourquoi, que cette nuit marquait le début de quelque chose qu'il ne contrôlerait plus.

Chapitre II

Le Cœur d'Avaricum

La veille.

Les vents soufflaient bas sur la cité. Accroupie près d'un brasero fumant, Éponia plongeait ses doigts dans un mélange de cendres et d'herbes séchées. Le froid s'insinuait dans les murs de la maison, et l'air sentait la pluie, la peur, et les vieilles rancunes.

La ville entière semblait retenir son souffle. Avaricum, entourée de ses fiers remparts, était encore debout, mais tout autour, les rumeurs de guerre se rapprochaient comme le grondement sourd d'un orage. Les Romains, disaient les anciens, campaient à quelques lieues. Ils arrivaient. Inexorables.

Dans l'atelier de son père, autrefois sculpteur renommé, Éponia broyait des racines dans un mortier de pierre. Elle préparait des baumes, des onguents pour les blessés à venir. Les hommes s'entraînaient dans les cours, aiguisant leurs lames, tressant des cordes pour les pièges, mais elle, elle guérissait. Elle se battait autrement.

Autour d'elle, le quartier des artisans vivait dans un silence nouveau. Même les enfants avaient cessé de courir dans les ruelles. Les femmes murmuraient, les vieillards priaient les esprits de la forêt. On avait placé des talismans aux portes, noué des rubans rouges dans les branches d'un chêne sacré.

Elle se leva, ouvrit la porte. La ville s'étendait devant elle, dense et chaleureuse. Les maisons s'étreignaient sur les pentes douces, leurs toits de chaume ruisselants, protégeant les intérieurs de l'humidité et même des bruits de la pluie. Les rues de terre battue menaient à la grande place où se tenait encore, malgré tout, le marché.

Elle descendit vers la rivière. Les bateliers murmuraient entre eux, les corbeaux tournaient dans le ciel bas.

Un vieillard la héra :

— Éponia ! La prêtresse du feu a demandé ton aide au bosquet.

Elle hocha la tête sans répondre. Là-bas, au nord d'Avaricum, un petit nemeton abritait les cérémonies les plus anciennes. Des femmes s'y retrouvaient pour honorer Sirona, Belenos, et les esprits du feu. Un feu sacré y brûlait nuit et jour.

Elle y entra sans bruit. Autour d'un foyer circulaire, la prêtresse Rhianon, aux cheveux gris et aux yeux de nuit, lui tendit une coupe d'eau noire.

— Bois. Et regarde.

Éponia but. Le goût était amer, racinaire, étrange. Et bientôt, les flammes dansèrent.

Elle vit un champ d'herbes rouges, un homme en armure romaine, au regard grave, qui posait un genou à terre dans la boue. Elle vit un aigle d'or s'abattre sur des moissons. Puis, elle vit une silhouette dans la brume : la sienne, main dans la main avec un ennemi.

Elle se recula, haletante.

— Ce n'est pas moi, dit-elle.

Rhianon répondit d'une voix douce :

— C'est toi, plus tard. Ou jamais. L'avenir que tu as vu n'est qu'une route parmi d'autres.

Elle ressortit du bosquet, les pensées en tumulte.

Le soir même, au conseil de guerre, les chefs des clans se rassemblèrent sous la grande halle. Torches aux murs, cris d'hommes, vapeurs de vin et d'hydromel. Brannos, chef de guerre, martelait les planches du manche de sa hache.

— Ils arrivent, dit-il. Et pourtant César a épargné la ville jusqu'à maintenant. Pourquoi ? Parce qu'il croit que nous nous rendrons. Il croit que nous sommes gras, et lâches.

Un murmure s'éleva. Certains anciens hochaient la tête, fatigués de la guerre. D'autres, plus jeunes, réclamaient l'ouverture des portes pour négocier.

Éponia s'avança.

— Si vous attendez, ils nous écraseront. Si vous ouvrez, ils nous tueront plus lentement. Mais ils nous tueront. Toujours. J'ai vu le feu dans les yeux d'un soldat, j'ai vu le ciel s'assombrir. Nous devons choisir : mourir en peuple libre ou vivre en esclaves.

Un silence suivit. Brannos se frappa la poitrine.

— Qu'elle parle avec les dieux ! cria-t-il. J'écoute celle qui connaît le feu.

Le conseil s'acheva dans un tumulte de voix et de débats. Rien ne fut décidé.

L'esprit d'Avaricum changeait.

Plus tard dans la nuit, Éponia se rendit à proximité du camp romain.

En quête de vérité.
Tout en marchant, elle psalmodiait des chants sacrés.
La pluie avait cessé. Les chiens ne hurlaient plus.
Elle entendit un bruit derrière elle mais ne chercha pas à fuir.
Deux hommes la saisirent.
Des mains rugueuses.
— Viens avec nous !

Chapitre III

Le Loup et la Flamme

Le feu crépitait dans le brasero de la tente du tribun. Dehors, la nuit couvrait le camp romain d'un manteau d'humidité et de soupçons. Des sentinelles montaient la garde, le javelot en main, tandis que les cornes de brume s'élevaient parfois, sinistres, comme l'avertissement de dieux oubliés.

Marcus Severus était debout, immobile, les bras croisés dans le dos. Il regardait fixement une carte de peau, tendue sur sa table de guerre ; les croquis des positions gauloises s'y mêlaient aux annotations en latin. Avaricum.

Une cité qui refusait de plier.

Une cité qu'il lui faudrait briser.

La toile de la tente se souleva. Le centurion Lucius entra, suivi de deux soldats encadrant Éponia.

Elle n'avait pas changé d'attitude depuis la veille : buste droit, le regard clair, aucun tremblement dans les mains. Marcus releva à peine les yeux.

— Elle a refusé de parler, tribun, dit Lucius. Elle chantait encore. Des choses incompréhensibles. Des menaces, peut-être. Des prières.

— Laissez-la. Sortez.

Les soldats obéirent.

Éponia et Marcus restèrent seuls. Le silence s'installa, lourd. Seul le crépitement du feu et les froissements des armes, dehors, rappelaient que le monde ne s'était pas arrêté.

— Tu t'appelles Éponia, dit-il enfin, dans un gaulois approximatif.

Elle ne répondit pas, mais le froncement de ses sourcils révéla qu'elle comprenait.

— Tu vis à Avaricum. Tu soignes. Tu sais ce que je suis.

Il fit un pas, tendit une main vers la table.

— Tu sais aussi ce que je pourrais être. Pour ta cité. Pour toi.

Elle s'approcha du brasero. Ses doigts effleurèrent la chaleur comme une prêtresse éprouvant la parole des flammes.

— Tu crois que tu peux acheter la paix, Romain ? dit-elle enfin. Ou la peur ? Tu ne connais rien de ce que nous sommes. Rien de ce que tu veux détruire.

Il resta un instant figé, puis s'assit lentement.

— C'est vrai. Je ne sais pas pourquoi vous vous battez. Mais je sais ce que j'ai vu : des hommes brûlés vifs dans des embuscades, des chevaux éventrés sur les sentiers, les têtes de mes compagnons fichées sur des piques. Est-ce cela, ton peuple ?

Elle s'approcha lentement. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange — non pas la peur, mais la colère ancienne, une lumière ancestrale.

— C'est le cri d'une terre qu'on piétine. Le sang d'un peuple qui refuse la chaîne. Vous croyez offrir l'ordre, mais vous semez le silence. La vraie question est : que cherches-tu, toi, Marcus Severus ?

— Dans ces campagnes ?

— Dans cette guerre ?

— Dans cette tente ?

Il ne sut que répondre. Une part de lui aurait dû s'emporter. Crier. Ordonner sa mise à mort.

Mais il ne bougea pas.

— Je ne sais plus, répondit-il doucement. Peut-être un endroit où le feu ne consume pas tout. Peut-être quelqu'un qui ne ment pas.

Un long silence s'ensuivit. Puis elle dit :

— Je ne mentirai pas. Et je ne supplierai pas.

Il hocha la tête.

— Alors reste. Tu es libre dans ce camp. Mais surveillée. Tu es... une invitée captive.

Elle sourit, à peine.

— Comme un loup dans une cage dorée.

— Comme une flamme dans une nuit de tempête.

Elle le regarda longuement. Puis elle tourna les talons et sortit de la tente, suivie par deux gardes. Marcus resta seul, les mains croisées, le regard perdu dans le feu.

Il ne le savait pas encore, mais en libérant cette femme de ses chaînes, il venait d'en forger de nouvelles pour lui-même. Des chaînes plus anciennes, plus profondes. Des chaînes d'âme.

Et, dehors, la pluie reprenait.